

La poésie de quelques lieux ou la perpétuelle évocation du monde

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 31, Number 6 (186), December 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31865ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Issenhuth, J.-P. (1989). Review of [La poésie de quelques lieux ou la perpétuelle évocation du monde]. *Liberté*, 31(6), 62–71.

POÉSIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

LA POÉSIE DE QUELQUES LIEUX ou la perpétuelle évocation du monde

Il n'est pas facile de se représenter avec précision un jardin romain. On trouve tous les détails possibles sur les familles mythologiques et leurs aventures, mais sur les potagers... Sans Virgile, je n'aurais jamais su qu'il y avait près de Tarente – comme aujourd'hui aux abords des villes – un terrain vague qu'un pirage assagi s'était employé à faire fleurir et fructifier:

Ainsi je me souviens d'avoir vu, en face des tours de la haute ville de Tarente où le noir Galèse mouille les parchets blondissants, je me souviens d'un vieux Cilicien, maître d'un terrain vague rebelle aux bœufs de labour, maigre aux troupeaux et à la vigne. Toutefois au milieu des buissons le vieillard avait semé des lignes de légumes bordés de lis blancs, de verveine, et du pavot qui assaisonne le pain. Il se sentait une fortune égale à celle des rois.¹

Le vieillard avait planté aussi des pins, des tilleuls, des pruniers, des poiriers que Virgile a vus. Il est très émouvant

1. Virgile, *Géorgiques*, traduction de Maurice Chappaz et Éric Genevay, Gallimard, «Poésie», 1987, p. 102.

de le regarder passer devant ce jardin, au chant IV des *Géorgiques*. La rapidité du passage donne à l'évocation de l'endroit la poésie de ce qui apparaît et disparaît, du gain et de la perte instantanés. Si cette page concernant le Cilicien présentait aujourd'hui Tarente dans un guide touristique, qui sait si elle ne ferait pas honte à la ville? Les touristes chercheraient la statue du vieillard et l'emplacement de son jardin et ne trouveraient sans doute rien.

*

Et que répondrait-on aux voyageurs de Cornouaille qui demanderaient à voir le jardin de M. Peck? Ils risqueraient eux aussi une découverte. Ce jardin, que Christopher Isherwood a vu sur l'île où il allait en vacances, a probablement disparu. Quant au personnage, vieux garde-côte, il semble avoir été une réincarnation anglaise du vieillard de Tarente.

Le fait de jardiner était pour lui affaire de mesures exactes: «Je creuse trois tranchées pareilles... Dix-huit pouces sur deux pieds...» En parlant avec M. Peck, j'acquerrais un stock considérable de renseignements inutiles mais passionnants, de ceux qu'aucun romancier ne peut s'offrir le luxe de gaspiller.²

Je pèse les mots d'Isherwood, je les savoure: «Le fait de jardiner», le fait, non le concept en quoi le fait a toujours tendance à dégénérer si on ne l'en empêche. Seul le fait à la luminescence mortelle. Et le fait «inutile, passionnant», qu'Isherwood présente comme une richesse naturelle à préserver. Il m'inclinerait à penser que la poésie consiste à sauver des faits inutiles, ou le reste des calculs utilitaires, qui ne tombent jamais juste.

2. *Le Lion et son ombre*, traduit de l'anglais par Maurice-Ian Hilleret, Le Sycomore, 1984, p. 174.

*

Entre autres lieux, Franz Weber, l'écologiste suisse, a contribué à sauver les forêts alluviales du Danube, à l'extrémité de l'Autriche. À la lumière dont il entoure ces forêts, on voit qu'il a payé de sa personne pour leur sauvegarde:

Devant moi se dressent des saules blancs et des buissons, des frênes géants et des aulnes gris entourés de clématites. Et quelle magnificence glorieuse se déploie à chaque pas! Entre les troncs, à perte de vue, j'aperçois des taches bleues, blanches et dorées, car c'est maintenant la pleine époque des asters et des anémones des bois, des violettes, des primevères. Les gerbes d'or ploient la tête. Ici fleurit le liseron des haies avec ses entonnoirs au blanc laiteux, là le cerisier noir et l'angélique haute de deux mètres. Et les orchidées, et les hottonies.³

L'arc-en-ciel des saisons «devant moi... maintenant... ici... là», c'est la forêt sur le vif. Jaccottet a noté la force du mot «maintenant» chez Claudel; il donne au paysage la quatrième dimension, celle du temps. Quant à l'éclat phénoménal et précis de cette nature, il me remet devant les yeux des images d'*Excalibur* de John Boorman. La lumière du verger en fleurs y est absolue parce que les chevaliers qui le traversent vont contre Mordred, comme Weber contre Ubu et sa phynance dans les forêts du Danube.

*

Les Ardennes de Julien Gracq sont plus austères. Il en plonge l'épreuve photographique dans un profond bain de temps qui ternit les couleurs:

3. *Le Paradis sauvé*, Lausanne, Pierre-Marcel Favre, 1986, p. 18.

La forêt était courtaude – c'étaient des bouleaux, des hêtres nains, des frênes, de petits chênes surtout, ramus et tordus comme des poiriers – mais elle paraissait extraordinairement vivace et racinée [...] on sentait que de toute éternité cette terre avait été crépue d'arbres, avait fatigué la hache et le sabre d'abatis par le regain de sa toison vorace.⁴

Forêt plus que vue, sentie, conformément à une définition de l'homme: «l'aigrette terminale, la plus fine et la plus sensitive, des filets nerveux de la planète»⁵. On flaire dans les Ardennes de Gracq une terre plus animale que végétale, une forêt de cheveux. Vingt ans après, il revient à cette tête forestière pour la couronner:

Ardenne: la Vieille Forêt, dont il est question dans Le Seigneur des anneaux, a ici son siège social: tout le reste n'en procède que par marcottes, boutures et transplantation; point de vraie forêt que la forêt Hercynienne.⁶

Au seul mot «Hercynienne», la vieille terre se hérisse de forêts comme d'une ancienne herse.

*

L'aigrette sensitive du pays de Galles, qui est-ce? En deux vers, il me donne le pays entier:

*Jolis les bois, les eaux, les prés, les combes, les vals,
Cet air fier sur les choses qui font le monde de Galles;*

4. *Un balcon en forêt*, José Corti, 1958, p. 19.

5. *Préférences*, José Corti, 1961, p. 54.

6. *En lisant, en écrivant*, José Corti, 1980, p. 92.

Deux vers seulement: une danse des noms communs pour la diversité animée des lieux, et pour leur mystère, cet air de fierté qui flotte autour comme une crinière. Voilà ce que m'apprend le trot léger des monosyllabes. Jamais paysage n'aura été aussi fringant!

*

Comment aborder maintenant une colline qu'à ma connaissance personne n'a décrite? Elle est quelque part entre Signy l'Abbaye et Roche, à droite de la route, dans la campagne de Rimbaud. Habituellement, le sommet des collines est couvert d'arbres, mais celui-ci est labouré jusqu'au sommet. C'est sans doute pourquoi il fait signe avec tant de force. Un vent qui n'est pas sensible sur la route pousse vers lui des nuages blancs, et sous les ombres en marche, il passe sans fin du clair au sombre, dans un silence plus que parfait. Assez de signes pour qu'on ne puisse en détacher les yeux. À la longue, l'effet est trop puissant, il faut partir. «Colline sans protection contre l'infini, ai-je pensé en m'éloignant, Cantor aurait pu s'asseoir là-haut, qui d'autre?» Ce n'était qu'une association d'idées sans grand fondement.

*

Sur Ré, l'île qui porte un nom de note, Philippe Sollers a écrit quatre belles pages⁷. Les plus belles que j'aie lues de lui? Nature et culture se rencontrent sur Ré, observation et lectures, imagination et souvenirs. On y voit des fermes qui ne regardent jamais la mer. On y entend des noms très beaux: «Ars-en-Ré. L'art de la fugue immobile, c'est ici.» On perçoit l'écho des guerres, le sel qui se dépose, l'accroissement des

7. Dans *Théorie des exceptions*, Gallimard, «Folio», 1986.

huîtres, et tout cela ensemble fait l'exception. Sur Ré, «quelque chose de non humain, d'aérien n'arrête pas d'arriver». Est-ce le mélange nord-sud ou air-liquide? L'exception échappe à l'encerclement. Marguerite Yourcenar aimait aussi ces lieux flottants, indécis. Elle voyait dans l'île des Monts-Déserts, comme Sollers dans Ré, «une frontière entre l'univers et le monde humain»⁸, et dans son esprit, ce lieu devenu lien devait avoir quelque chose de religieux, comme la «colline inspirée» de Barrès où elle distinguait «à la fois le monde invisible et l'autre, celui de la réalité paysanne». Ces lieux-limites sont loin des Ardennes de Gracq, foncières, immobilières, assises dans leur certitude végétative, en proie à un bourgeonnement imparable.

*

Avec tout son pouvoir de séduction – ou à cause de lui? – la prose de Sollers me paraît éclipsée par celle de Robert Marteau. Dans *Un souvenir déterminant*⁹, il cherche non loin de Ré à réveiller son enfance et y parvient merveilleusement. Avec ses méandres et ses sauts de côté, jouant des grands élans, des écarts et des petits pas, sa prose n'oublie rien, ramasse tout l'espace, les gens, les chemins de silex, les bois, les émois, les choses de la vie jusqu'à un fossé où une bicyclette termine sa course avec le texte. Il me vient une foule de mots pour décrire la phrase: polymorphisme, entrechats, mélodie, manège... Non qu'elle se donne en spectacle, elle sert, elle se plie, comme dans les bonheurs d'écriture les plus rêvés, elle suit, parfaitement ajustée, vêtement des pierres, du tombeau, du vent, du cheval, de la barrique ou d'une chevelure déroulée.

8. *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu Galey, Le Centurion, 1980, p 134.

9. Dans *Le Beffroi*, numéro 6, septembre 1988.

*

En ville maintenant, dans un Paris disparu:

La rue de la Vieille-Lanterne, aujourd'hui détruite, était une ruelle du moyen âge semblable à celles qui longent les murailles de Saint-Jean-d'Acre. C'était un ruisseau à ciel ouvert, prenant naissance à la rue de la Planche-Mibray, se creusant et restant en contrebas de la rue de la Tuerie, par laquelle elle communiquait avec la place du Châtelet, à l'aide d'un escalier de six marches. Sur l'escalier, un corbeau apprivoisé se tenait tout le jour et disait: «J'ai soif!» Un égout, partant du marché de Saint-Jacques-la-Boucherie et se dégorgeant dans la Seine au quai de Gesvres, s'ouvrait dans la rue de la Vieille-Lanterne par deux poternes, l'une à droite, l'autre à gauche, se faisant face et fermées par une forte grille en fer. [...] Au-dessus de la baie formée par les murailles rapprochées, on apercevait la Victoire dorée de la colonne du Châtelet, qui apparaissait comme une divinité s'envolant hors de cette sentine.¹⁰

Du Camp aimait, semble-t-il, le participe présent, mais je l'oublie dans ce paragraphe où m'apparaît la substantifique moelle du romantisme. La soif du corbeau à mi-chemin entre l'égout et la Victoire dorée! Je dirais que personne n'a fait voir cela dans un paysage, si Gustave Doré n'avait gravé la scène de la nuit du 26 janvier 1855 et n'y avait tout mis dans le même ordre, y compris le corbeau, confiant le rôle de la Victoire du Châtelet à une cohorte d'apparitions célestes.

*

10. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, Balland, 1984, pp. 194-195.

Je retrouve cette montée, très atténuée, dans *Montréal des écrivains*¹¹, de la mélopée des profondeurs de Josée Yvon jusqu'au texte de Pierre Dansereau, non loin du mont Royal. Il s'intitule *Le premier trille* et fait entendre, sur le mode mineur, des échos de Virgile, d'Isherwood, de Gracq, de Weber, de Sollers. «En ce moment, écrit Pierre Dansereau, les merles chantent, les tulipes et les azalées fleurissent dans ce paysage de verdure où s'est ouverte ma conscience du monde.» Tranquille dixième lieu, où la conscience est une fleur.

*

La forêt mérite le mot de la fin. Dans *Lucien Leuwen*, elle n'est d'abord presque rien:

– Mais où voyez-vous des bois? dit Lucien en regardant le plus triste pays du monde.

– À une lieue d'ici, au bout de la plaine, des bois noirs magnifiques; c'est un bel endroit.

À la deuxième lecture de *Leuwen*, je me souviens d'avoir attendu, comme une révélation, ce moment où Stendhal évoquerait la forêt pour la première fois. Quand elle reparait, c'est à la rencontre de Lucien:

Le lendemain Lucien n'était pas de service; il profita de la permission donnée par le colonel et s'enfonça fort loin dans les bois de Burelwiller... Vers le soir, un paysan lui apprit qu'il était à sept lieues de Nancy.

La forêt s'approche ensuite de Mme de Chasteller:

11. L'Hexagone, «Typo», 1988.

Enfin, comme l'aube du jour blanchissait le ciel au-dessus des bois noirs de Burelwiller, la fatigue et le sommeil vinrent enfin suspendre les remords et le malheur de madame de Chasteller.

Maintenant qu'on a entrevu la forêt seule, puis liée à Lucien, puis liée à Bathilde, il reste à les réunir tous trois dans la grande scène crépusculaire du *Chasseur vert*:

Il y avait ce soir-là, au café-hauss du Chasseur vert, des cors de Bohême qui exécutaient d'une façon ravissante une musique douce, simple, un peu lente. Rien n'était plus tendre, plus occupant, plus d'accord avec le soleil qui se couchait derrière les grands arbres de la forêt. De temps à autre, il lançait quelque rayon qui perçait au travers des profondeurs de la verdure et semblait animer cette demi-obscurité si touchante des grands bois.¹²

Je ne connais rien de plus beau dans Stendhal que la lumière qui baigne la première partie de *Lucien Leuwen*. Elle est liée, bien sûr, à Mme de Chasteller («La lumière lui arrivait de toutes parts; car le nom de Mme de Chasteller était sur toutes les lèvres.») Elle se nourrit de petits détails comme la chapelle blanche («Ceci est une maison pauvre, mais d'un goût très pur, pensa Lucien.») Elle culmine dans la clairière du *Chasseur vert*, milieu «occupant» et inspirant. Les conditions du naturel, de la vérité, de la simplicité y sont réunies. C'est le lieu qui occupe les personnages autant que l'inverse. Il porte Lucien et Bathilde à une ouverture et à un accord qui les étonnent eux-mêmes. Leur peur de s'ouvrir ou leur maladresse à y parvenir se dissipent. «Promenons-nous», dit Bathilde, et ils marchent pendant «un grand quart d'heure de

12. Stendhal, *Romans et nouvelles*, Pléiade, tome 1. Les passages cités sont respectivement aux pages 803, 909, 942 et 966.

silence» dans un petit chemin. Pendant ce quart d'heure est donnée à Bathilde la conscience de l'authenticité de Lucien. À ce moment, les personnages ne sont pas loin du mot de saint Bernard, qui disait avoir tout appris des forêts. Si un jour il n'y avait plus de forêts, où apprendrait-on quoi que ce soit? Il y aura une deuxième virée au *Chasseur vert* et l'enchantement reviendra:

*Quand on descendit de voiture à l'entrée des bois de Burelwiller, Leuwen était un autre homme; madame de Chasteller le vit au premier coup d'œil.*¹³

Dans le «bonheur inspiré par ce beau lieu», l'intimité fait des progrès, encore une fois liés au silence. Puis, ayant joué son rôle, la forêt disparaît. L'égout est figuré dans le roman par une rigole d'ordures au milieu d'une place. Les deux grands moments dans les bois du *Chasseur vert* y sont les Victoires dorées. Le mot «forêt» étant à Chateaubriand, Stendhal n'en abuse pas. Il lui préfère «bois», «grands bois» ou «bois noirs», peut-être pour se distinguer de l'Enchanteur dans les moindres détails. Quels que soient les mots employés, la «demi-obscurité si touchante des grands bois» et «la cime indéterminée des forêts», dont Stendhal s'amusait tant, sont cousines germaines.

FIN

13. *Ibid.*, p. 985.